

08	—	INTRODUCTION
12		Révolution sexuelle
19		Théorie sexuelle
23		Corps, écran et jeu mimétique
32	—	ALLER JUSQU'AU BOUT CONNAISSANCE CHARNELLE SUR LES ÉCRANS AMÉRICAINS (1961-1971)
36		Une perte de netteté incandescente
41		Connaissance charnelle
43		La parole sexuelle selon Hollywood
47		L'interlude sexuel
59		(S)exploitation
63		Blaxpotation: coups de reins et coups d'œil
80		L'avant-garde va jusqu'au bout
90	—	FAITES L'AMOUR, PAS LA GUERRE JANE FONDA RENTRE À LA MAISON (1968-1978)
93		«Faites l'amour, pas la guerre»
96		Sexologie et politique sexuelle
105		Les orgasmes de Jane Fonda
126	—	SCÈNES PRIMITIVES SUR LES ÉCRANS AMÉRICAINS (1986-2005)
130		Cache-cache et provocations perverses
137		Scène primitive 1: <i>Blue Velvet</i>
155		Scène primitive 2: <i>Le Secret de Brokeback Mountain</i>
182	—	CONCLUSION
183		Petits écrans: la taille compte-t-elle?
195		Incarnation, nouveaux médias et cyberpornographie
212		Conclusion
221	—	NOTES
247	—	BIBLIOGRAPHIE

INTRO- DUCTION

Ce livre traite de l'apparition des actes sexuels dans le cinéma américain, et de notre façon de les regarder. Il s'interroge sur la nature de cette expérience sociale et sexuelle indirecte, quand les films deviennent plus explicites. La version américaine du texte débute avec les premiers baisers montrés à l'écran, pour aborder ensuite l'arrivée de la pornographie en salles. Elle évoque également un grand nombre de « films d'Art et Essai *hardcore* » importés aux États-Unis. Partant du principe que mon expérience des films américains sera plus enrichissante que celle des films « étrangers », notamment français, cette traduction se concentre avant tout sur l'histoire américaine : à partir de quand, pourquoi et comment les images en mouvement projetées sur grand écran, puis diffusées sur les écrans domestiques ou mobiles, ont-elles fini par représenter des actes et scènes autrefois tabous ? L'histoire que je raconte n'est donc pas celle des films français, infiniment plus *sexy*, mais celle des films américains qui, à cause des nombreuses contraintes imposées par le Code de Production hollywoodien, ont connu ce que j'appelle une « longue adolescence ». L'acte sexuel y était alors limité à des baisers furtifs ou par des fondus abrupts, destinés à barrer la compréhension adulte du sexe comme relation charnelle. Cette longue adolescence explique peut-être pourquoi l'Amérique représente encore l'acte sexuel comme un interlude hors de la narration. Il s'agit donc de comprendre les façons dont les relations sexuelles sont apparues sur les écrans américains. Comment les récits de cinéma ont-ils fini par s'intéresser à l'orgasme, à la spécificité des pratiques génitales, orales ou anales, aux relations entre des individus de races différentes ou de même sexe ?

L'histoire n'est pas la même en Amérique ou en France — j'espère toutefois qu'elle présentera un intérêt pour le lecteur français. Cette histoire explique sans doute au moins pourquoi les Américains, au lieu de se comporter en adultes vis à vis du sexe, semblent garder un « esprit mal tourné ».

Ce livre marque en tout cas un intérêt et une curiosité assumés pour ce que les Américains considèrent encore comme les « moments cochons ». Les envisager comme des passages injustifiés — ne faisant pas partie de l'histoire culturelle du cinéma — me semble le comble de l'hypocrisie. En particulier dans les débats constitutionnels sur l'obscénité, la notion de sexe gratuit renvoie à celle, voisine, de lubricité — définie comme ce qui outrepassse le domaine du légal, par l'excitation même qu'elle procure.

Cet essai défend l'idée qu'en dépit des décisions de la Cour suprême, il est de plus en plus obsolète d'utiliser la notion de lubricité pour récuser l'intérêt porté à un film. En considérant l'histoire des représentations sexuelles dans la culture américaine depuis l'invention des technologies d'images en mouvement, on remarque que des actes autrefois jugés ob/scènes (littéralement, « hors/scène ») en raison de leur caractère excitant — pour cela accusés de lubricité — sont désormais sensiblement « en/scènes »¹. Ce néologisme décrit l'apparition, et pas uniquement dans les nouvelles sphères public/privé de la pornographie, de discussions et de représentations auparavant considérées comme obscènes — c'est-à-dire à la manière de « noyaux »² faciles à retirer du fruit « sain » que serait l'espace public. Devant l'assaut répété, quasi permanent, de diverses scènes et actes sexuels dans notre culture et notre cinéma, l'obscénité ne peut plus être envisagée comme un monde à part. Il semble de même inutile d'évoquer l'invasion insidieuse de la pornographie dans la vie courante.

La « pornographisation » de la culture contemporaine n'est pas l'avancée d'un ver maléfique jusqu'au cœur du *mainstream* américain, qui obligerait les femmes à agir comme des stars du porno, et les hommes à attendre des femmes une telle attitude³. Il est facile d'accuser le développement de la pornographie de la sexualisation croissante de la vie aux États-Unis. L'influence aujourd'hui généralisée de la pornographie ne représente qu'une partie de la multiplication des représentations du sexe à l'écran, depuis les chastes baisers jusqu'aux pénétrations explicites, frénétiques. Cette prolifération d'images sexuelles mouvantes et émouvantes doit être replacée dans le cadre d'une histoire sociale et culturelle de la sexualité.

RÉVOLUTION SEXUELLE

De toutes les révolutions politiques et sociales promises ou visées pendant le tumulte de la fin des années 1960 jusqu'aux années 1970 — et au-delà —, la révolution sexuelle s'est avérée source du plus profond changement. Dans l'Amérique des années 1960, celle-ci était indissociable des visées générales d'une contre-culture omniprésente, dont l'activisme était à la fois pacifiste, antiraciste, anticapitaliste et, pour finir, antipatriarcal. Il est toutefois possible de distinguer, avec le recul, le fil d'un changement démographique, culturel et technologique que l'on pourrait nommer « révolution sexuelle ». Elle aurait pour apogée la fin des années 1960 et se poursuivrait durant les années 1970. Cette révolution a coïncidé, jusqu'à ce qu'on les confonde, avec la montée du féminisme, avec la diminution — mais non la suppression! — du double standard⁴, et avec l'émergence des communautés gay et lesbienne. Elle s'est nourrie des travaux des chercheurs de la génération précédente: Wilhelm Reich, auteur en 1936 de *La Révolution sexuelle*, dont les théories sur la décharge de l'énergie sexuelle, bien qu'un peu folles, ont été essentielles; Alfred Kinsey, dont les statistiques sur l'orgasme et la « découverte » de la fréquence des expériences homosexuelles l'ont amené à affirmer la continuité des actes homo et hétérosexuels à la fin des années 1940 et au début des années 1950; enfin, à partir de 1966, William Masters et Virginia Johnson, qui ont observé pour leur ouvrage *Les Réactions sexuelles* des couples en plein rapport, révolutionnant la compréhension de l'orgasme féminin. Ils l'ont affirmé multiple et, en opposition directe avec Freud, clitoridien plutôt que vaginal. Presque immédiatement, les

féministes ont interprété ces découvertes en lien avec le phallocentrisme des conceptions précédentes de la sexualité.

Il faut ajouter à ce contexte bouillonnant un autre élément : la série de procès en obscénité et pornographie qui, au cours des années 1950, ont conduit à étendre la protection offerte par le Premier Amendement à la littérature puis à la parole, et finalement, à l'orée des années 1970, au cinéma⁵. Nous pouvons ainsi mesurer l'ampleur du changement : dans l'Amérique du milieu des années 1960, l'avortement, la contraception hors mariage, l'homosexualité et la diffusion de films pornographiques étaient officiellement tabous. Les pratiques en ces domaines étaient illicites et secrètes. Qu'importe la sexualité réelle des individus, l'intimité sexuelle était considérée par consensus comme une affaire privée, qu'il valait mieux circonscrire au lit conjugal, comme l'ont avancé les sociologues Lillian Rubin, Kristin Luker, Anthony Giddens, et les historiens John D'Emilio et Estelle Freedman⁶. Si l'on ne peut expliquer la révolution sexuelle par la simple apparition de la pilule, il est indéniable que pour les hétérosexuels au moins, la liberté relative offerte par le contrôle de la procréation a autorisé de nouveaux comportements sexuels.

Lorsque j'ai commencé à prendre la pilule pendant ma deuxième année à l'Université, en 1966, je la cachais aux yeux indiscrets de ma mère dans un tube de rouge à lèvres vide. Quand je passais l'été en famille, j'effectuais chaque matin le même rituel compliqué : je m'enfermais dans la salle de bain, sortais la pilule de son faux tube, et barrais soigneusement la date sur un calendrier minuscule que j'avais fabriqué. Quand par la suite, en 1967, j'ai vécu « hors mariage » avec mon petit ami, ma mère a déclaré que j'étais une femme perdue, foutue. Selon Polls, en 1969, sept Américains sur dix étaient encore opposés au sexe avant le mariage. J'étais considérée, pas seulement par ma mère,

comme le membre d'une minorité de bohémiens en rupture avec la morale sexuelle. Quelques années plus tard, en 1973, nous étions une majorité. Seuls 48% des sondés se disaient opposés aux rapports avant le mariage⁷.

Un changement radical s'est produit entre 1969 et 1973. Comme je l'affirme dans le deuxième chapitre, faire l'amour était aussi, pour bien des gens de ma génération, une façon de s'opposer à la guerre. Une femme « déchue » pouvait se relever; depuis l'arrêt *Roe vs Wade* de 1973, les femmes qui pratiquaient l'avortement n'étaient plus stigmatisées à vie: c'était une pratique légale, comme la contraception; les pilules et les préservatifs étaient disponibles gratuitement, même pour les adolescents. Lorsque les comportements évoluent de façon aussi radicale en si peu de temps, il convient de parler de « révolution », même si les promesses utopiques d'amour « libre » ou « pacificateur » (« Faites l'amour, pas la guerre », disait le slogan) n'ont pas dépassé le stade de la déclaration d'intention. Selon certains, une première révolution sexuelle eut lieu lorsqu'au tournant du siècle, Edison filma un baiser à l'aide de son Kinétoscope amélioré. La reproduction n'était plus au centre de la sexualité humaine. Le plaisir était désormais considéré comme une valeur au sein du mariage. Le mariage en soi n'était toutefois pas remis en cause, ni les relations de pouvoir structurant la sexualité. C'est cette remise en question — et la mise en/scène des relations sexuelles dans le but de les examiner — qui permet de nommer révolutionnaires les changements survenus à la fin des années 1960⁸.

Les débats sur la pornographie ayant enflammé le mouvement féministe lors de la décennie suivante peuvent être envisagés comme un recul par rapport à l'horizon d'un amour jamais assez « libre ». De même, on peut estimer que cette révolution n'a jamais été synonyme d'une progression continue vers la « liberté sexuelle ». Que l'on

soit « pour » ou « contre » son expansion populaire sous la forme d'actes visibles, il est toutefois impossible de nier l'importance nouvelle accordée au sexe. À la fin des années 1970, les féministes ont entamé des débats farouches sur la nature et la fonction d'une pornographie nouvellement apparue (dans les magazines et au cinéma), fondée sur la reproduction photographique. Les « pour » et les « contre » étaient nombreux, chacun prenant position en décrivant ou en citant plus que jamais : les féministes des deux bords débattaient de la signification de telle ou telle position sexuelle — qui était au-dessus ou en-dessous ? Qui était actif ou passif ?

Hommes et femmes, hétéros et homos, jeunes et vieux, certains parlant de pouvoir, d'autres de plaisir : tous étaient appelés à « dire la sexualité », ce qui n'est pas la même chose que d'« en » parler. *Parler de sexe* suppose un objet d'investigation stable ; *dire la sexualité*, c'est en donner une construction discursive. Dans le cadre d'une guerre des sexes devenue plus intense et de débats sur la pornographie⁹, les discours sur la sexualité ont connu une croissance exponentielle. Mon livre consacré à la pornographie *hardcore*, *Hard Core: Power, Pleasure and the "Frenzy of the Visible"* (1989), est le fruit direct de ces débats et de la révolution sexuelle qui a rendu possible l'intérêt féministe pour la pornographie. Le présent ouvrage se préoccupe peu de revisiter ces questions. Il n'est en aucun cas une chronique de l'émergence de la pornographie — du moins pas en tant que phénomène isolé, sans lien avec d'autres traditions de l'image en mouvement. Il affirme toutefois qu'une révolution sexuelle a eu lieu (avec les flottements caractéristiques de ce type d'événements). Cette révolution a permis une présence accrue du sexe sur les écrans — effet peu étudié bien que comptant parmi les plus importants. En d'autres termes, c'est dans les médias que cette révolution a été la plus

manifeste. Si les pratiques sexuelles individuelles ont été sans nul doute affectées — en témoigne mon usage clandestin de la pilule —, je ne m'intéresse pas ici à l'évolution des comportements, mais à celle des films.

L'apparition de la sexualité au cinéma a profondément modifié le rapport entre public et privé. Un slogan féministe de ma génération affirmait que « le personnel est politique », signifiant par là que de nombreuses pratiques intimes autrefois jugées privées méritaient d'apparaître sur la scène publique¹⁰. Il ne s'agissait pas de rendre simplement public le privé mais, comme l'a écrit l'historienne Joan Landes, « de renégocier constamment la ligne entre public et privé »¹¹. Au tournant des années 1970, les représentations cinématographiques du sexe reflétaient les révolutions des pratiques sexuelles, modelant en retour nos propres expériences. Cette nouvelle « publicité » du sexe a toutefois surgi alors que progressait l'idée d'un « droit à l'intimité » ou à la vie privée en matière de sexualité et de procréation. C'est seulement en 1965, à partir de l'arrêt de la Cour suprême *Griswold vs Connecticut*, cassant une loi du Connecticut anti contraception, que le « droit fantôme à l'intimité de la vie privée » est devenu peu à peu constitutionnel¹². Ce n'est donc pas un hasard si la « publicisation » du sexe dont il est ici question naît avec l'idée d'un droit à l'intimité et à la vie privée. Le troisième chapitre du présent ouvrage traite de la collision survenue des années plus tard entre les notions de « public » et de « privé », dans les débats autour de la campagne publicitaire du *Secret de Brokeback Mountain* (Ang Lee, 2005). Nous n'assistons pas à une exposition accrue de la vie sexuelle, mais, au cœur de la révolution sexuelle puis à travers ses échos, à une tension dynamique entre deux catégories essentielles à notre analyse : le dévoilement et l'occultation.

Puisque nous cherchons à savoir quand, pourquoi et comment l'Amérique a mis le sexe à l'écran après s'y être refusée, il convient d'insister sur la double signification de l'expression « mettre à l'écran », indiquant à la fois le dévoilement et l'occultation. Mettre à l'écran, c'est révéler sur un écran, mais aussi occulter, protéger, « faire écran ». L'histoire racontée ici est celle d'une avancée générale vers le dévoilement, la création d'images du sexe de plus en plus explicites et crues. Cette évolution n'est toutefois pas une progression téléologique vers une vision ultime, claire, de « ça », comme si « ça » préexistait, attendant simplement d'être révélé. Tout dévoilement est aussi une occultation. Quelque chose reste toujours caché, hors-champ.

La révolution sexuelle a multiplié les possibilités et les façons de vivre sa sexualité, même si les féministes ont largement dénoncé ses limites concernant les femmes. Je ne raconte pas ici l'histoire d'une marche triomphante vers une liberté absolue. Cette révolution s'accompagne d'une extension nouvelle de la discipline sexuelle — le « sexe du corps » étant de plus en plus contrôlé, surveillé, puisque nous nous attendons à en voir, en entendre, en savoir plus de ce qui exsude pendant les rapports. Écrire une histoire de la mise à l'écran du sexe ne peut donc revenir à décrire une progression vers l'explicite. Un tel récit ne dirait rien de ce qui dans le sexe demeure étrange, intraitable, d'un point de vue historique et viscéral — des moyens par lesquels il résiste à être absolument explicite, sur le plan visuel ou sonore, de son incohérence, de sa façon de poser problème, de ses énigmes. Ce qui m'intéresse, c'est le mystère de ce que dévoilent et occultent les nouveaux degrés d'explicite.

La révolution sexuelle interdit de définir le sexe par recours à la « norme » de la pénétration génitale hétérosexuelle (le coït — terme déjà tellement désuet!). Le coït est désormais un acte parmi d'autres, à mesure que les

variations homo ou hétérosexuelles autour des rapports anaux, buccaux, fétichistes ou sadomasochistes, amènent à reconsidérer l'expression « aller jusqu'au bout ». La visibilité accrue d'une large variété d'actes sexuels — suggérés, simulés, ou désignés comme le « vrai truc » dans les pornographies *hardcore* — a compliqué l'idée d'une sexualité comme vérité visible, unique, reconnaissable¹³.